

## QUELQUES SOUVENIRS DE MON PREMIER TERME

Causerie faite en 1952 au Cercle Royal Africain

Par Fernand HARROY

Mesdames, Messieurs,

Je me demande, Mesdames, Messieurs, si mes premières paroles doivent être pour vous remercier de l'honneur que vous me faites en vous trouvant ici, ou si elles doivent essayer de m'excuser de m'y trouver moi-même.

Vous montrez un bien aimable courage en venant écouter un octogénaire, et moi, j'ai conscience de faire acte de témérité en oubliant que la mémoire d'un vieillard ressemble toujours à un morceau de fromage de gruyère! Gare les trous et les blablabla!

On a bien voulu me demander d'évoquer ici quelques souvenirs des débuts de ma carrière en 1900. Je me rends à cette invitation, puisque je sais pouvoir compter sur votre indulgence, et je sais que vous m'excuserez si je parle trop souvent de moi-même.

1900! C'est une grave erreur que l'on commet souvent en englobant cette date dans la période dite "héroïque".

En 1900, nous sommes déjà loin de la période héroïque, en voici deux preuves :

- D'abord, nous avons pu venir en chemin de fer de Matadi au Stanley Pool et nous n'avons pas eu ainsi à gravir le calvaire de la route des caravanes;

- En second lieu, presque tout le pays est relativement calme, puisque les indigènes n'ont plus à craindre les razzias des trafiquants d'esclaves.

C'est à la campagne antiesclavagiste et notamment à la campagne arabe que nous devons cette heureuse situation, et c'est au cours de cette campagne arabe qu'il faut rechercher les horreurs, et les actes d'héroïsme de beaucoup de nos concitoyens. Ce sont ceux-là qui peuvent vous faire des récits édifiants : tout ce que je pourrais vous raconter, ne ressemblera qu'à des aventures à l'eau de rose à côté de celles-là.

Cela n'empêche pas que, quand nous marquons le 50<sup>ème</sup> anniversaire de notre premier départ, on nous remet une bien jolie médaille et on évoque, avec attendrissement, l'abnégation, le dévouement et les sacrifices que nous avons faits pour la civilisation, pour la Patrie, pour le Roi. Et tandis qu'on nous adresse ces éloges, nous nous inclinons avec une fausse modestie et nous pensons : "Qu'est-ce qu'ils diraient s'ils savaient ce que l'on a dit de nous quand nous sommes partis?".

En effet, à cette époque, lorsqu'un jeune homme annonçait à ses amis qu'il allait partir au Congo (et c'était toujours pour quelques jours plus tard), ils ne manquaient jamais de pousser de hauts cris : "Bravo, mon cher, quel courage! Tu sais pourtant bien que, sur quatre qui partent, il n'y a que deux qui reviennent", et un second d'ajouter : "dont un qui est complètement amoché et le dernier, partout où il va, ne fait que casser les assiettes!" Et, dès que le jeune homme avait le dos tourné, les amis entre eux : "Qu'est-ce qu'il a fait? Il a volé?" Riposte : "Non, non, il n'a pas volé, mais je crois qu'il y a un petit scandale à propos de la voisine" et un troisième : "Non, non, moi je sais : c'est son père qui lui avait dit : si tu rates ton examen, tu iras au Congo!"...

Aller au Congo, à ce moment-là, c'était l'argument suprême, le châtement idéal pour les parents des mauvais sujets.

Je ne parle pas des militaires, des missionnaires, de quelques avocats et médecins, de quelques comptables et mécaniciens qui, eux, ont un programme tout tracé et savent ce qu'ils vont faire au Congo. Je parle de cette grande quantité de jeunes gens, qui allaient au Congo "pour aller au Congo", sans savoir ce qu'ils allaient y faire.

L'enrôlement était bien facile. Il suffisait de se présenter pour être accueilli tout de suite.

Lorsque j'avais décidé mon départ, je me suis présenté, un peu au hasard, dans un bureau de la rue Bréderode, où se trouvait le siège de S.A.B. J'y fus reçu par un brave employé, qui me considéra comme pour s'assurer que j'avais bien mes deux bras et mes deux jambes, et me dit simplement : "Vous pouvez partir, il y a justement un bateau la semaine prochaine. Il n'y a qu'une petite formalité à remplir, une visite médicale chez le Dr Hainaut, mais ceci n'est qu'une formalité. Voici une petite liste des objets dont il est bon que vous soyez muni.

On vous convoquera, et venez mercredi à 5.30 h. pour signer votre contrat, auprès de M. le Directeur".

C'est tout! On ne m'a pas demandé si je savais lire ou écrire, si j'avais l'une ou l'autre aptitude, rien!

La veille du départ, je me suis présenté à 5.30 h. J'ai été introduit auprès d'un vieux Monsieur, qui s'appelait Alexandre Delcommune, et qui me dit simplement : "C'est vous Monsieur Harroy? Voici votre contrat, veuillez le signer." Puis, il me serra la main en me congédiant et en me disant simplement : "Bon voyage". C'est tout.

Ce contrat, évidemment, je l'ai signé sans avoir pu en lire une ligne. Heureusement! Si je l'avais lu j'aurais sans doute hésité à partir! Ce contrat ne me permet rien et me défend tout; il me dit simplement que j'aurai 150 francs d'appointements dont un tiers est réservé par la Société pour, se garantir des frasques que je pourrais commettre, un tiers est mis à la disposition de mon mandataire et l'autre tiers à ma disposition en Afrique avec diminution de 3 % s'il est payé en argent...' Il insiste sur le fait que l'on ne me doit absolument rien, que s'il m'arrive, par un naufrage ou pour toute autre raison, de perdre mon matériel ou mon équipement, la société ne me doit aucune indemnité, elle ne me doit rien si je tombe malade, elle ne me doit rien si je meurs.

Elle me défend de réunir des objets de collection. Elle s'autorise à me verser à une autre société, tandis qu'elle précise que si moi je voulais aller à une autre société dans les cinq ans qui suivent la fin de mon terme, je lui devrai une somme de 25.000 francs!

Vous voyez déjà les conséquences de ce bizarre système d'enrôlement. Au Congo, en fait de hiérarchie, il n'y avait que l'ancienneté : instruction, éducation, cela ne comptait pas. L'agent qui est arrivé 6 ou 3 mois avant vous est votre chef et l'on verra souvent le cas de jeunes gens instruits, sous les ordres d'anciens agents complètement illettrés.

Je ne vous dirai rien du voyage en lui-même, celui-ci ayant été décrit et publié plus de cent fois. Il y avait, au moment du départ, un concert donné sur le quai par une musique militaire. Au moment où le bateau s'éloignait du quai lentement, la musique, pour nous donner du cœur au ventre, nous joua un air de circonstance : "Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille".

En cours de route on fait évidemment certaines connaissances et on est parfois frappé par les genres de types que l'on rencontre.

Il y avait parmi nous, en seconde classe, un grand garçon ardennais, qui nous intriguait singulièrement, Tous les mercredis, on sortait des cales tous les bagages que l'on disposait sur le pont, de façon à permettre aux passagers d'y avoir accès. Notre jeune ardennais n'avait pour tout bagage qu'une seule petite malle de fer et deux énormes caisses en bois. Intrigués, nous lui demandions chaque mercredi : "Qu'est-ce qu'il y a dans ces caisses en bois?" jamais il ne voulut nous répondre autrement qu'en disant : "Je ne vous le dis pas. Moi, je suis un petit malin". Mais lorsque, au débarquement, à midi à Matadi par 60° au soleil, on a dû procéder aux opérations de la douane, nous étions tous groupés autour des deux fameuses caisses qui, énormes, ne contenaient que du charbon de bois! Explosion de rires dans toute l'assistance. Mais le brave garçon nous explique : "Ne vous moquez pas de moi : j'ai reçu des instructions et il est dit sur ce papier que je devais être muni d'un fer à repasser spécial, qui se chauffe avec des braises de bois. Eh bien, moi, j'ai pris des précautions : j'ai apporté du bois!".

Passons.

Après la nuit que nous avons passée à Matadi, et le lendemain matin, à 6 heures, nous nous retrouvions dans le train.

A cette époque, Thysville n'existait pas. C'est à Tumba que se faisait la première halte. Nous y sommes arrivés vers 5.30 heures du soir. Un agent d'une société avait mission de nous recevoir et de nous assurer la nourriture et le logement. En fait de nourriture, nous n'avons connu qu'un vague plat à base de manioc; en fait de logement, une grande masure en torchis, couverte d'un toit de chaume où,

à huit passagers, nous avons pu nous coucher sur des matelas bourrés de feuilles sèches de bananier à même le sol; comme couverture : des rats! Aussi, nous n'avons pas fermé l'oeil et le lendemain matin, à 6 heures, nous reprenions place dans le train, en route pour Kinshasa, où devait se trouver le siège de la direction de ma société.

Le Kinshasa d'alors c'est le Léopoldville d'aujourd'hui, mais entre Kinshasa de cette époque et Léopoldville d'alors il y avait encore quelques kilomètres à parcourir.

Je note en passant que le courrier - (naturellement à cette époque il n'y avait ni téléphone, ni télégraphe, ni radio pour annoncer le courrier) allait donc jusque Léopoldville, d'où il était ramené le lendemain à Kinshasa.

Me voilà donc arrivé! Le train s'arrête dans un vaste désert : une seule petite maison danoise, qui était la maison du chef de gare, se dressait près de la voie. Je remarque que l'on descend du fourgon mes malles, que l'on jette dans la brousse, puis je me trouve tout seul, porteur de ma grosse valise et m'adresse au Blanc, qui remplissait les fonctions de chef de gare :

- "Pardon, Monsieur, c'est bien ici que se trouve la S.A.B.?"
- Oui.
- Voulez-vous me dire où cela se trouve?
- Vous voyez là, au loin, un grand bouquet d'arbres?
- Oui.
- Eh bien, c'est là!
- Y a-t-il un chemin pour aller là-bas? – Non - non.
- Il n'y a pas de route?
- Non, mais vous verrez bien une petite piste dans la savane!".

Et, porteur de ma grosse valise et de différents biloko, je me dirige vers ce massif d'arbres, où, après 10

minutes, je parviens, tout en transpiration. Derrière ce massif d'arbres je vois effectivement quelques grands bâtiments en tôle, et voici venir à moi un tout jeune homme, qui semble avoir une vingtaine d'années. C'est le Gérant : M. Poelmans. Il a l'air un peu déconcerté en me voyant, parce que je ne suis pas encore annoncé et qu'il n'a pas d'endroit pour me recevoir. Il se gratte longuement la tête en me disant : "Où vais-je vous mettre? Je n'ai de place nulle part. Ah, oui! La vieille comptabilité!"

- Qu'est-ce que c'est cela?

- Eh bien, c'est un vieux bâtiment abandonné; je vais y faire transporter une carcasse de lit, je vais faire chercher vos bagages à la gare. Je suppose que vous avez tout ce qu'il vous faut pour monter votre lit : draps, couvertures, moustiquaire?

- Oui.

Et voilà, on essaie d'enfoncer la porte de cette vieille mesure. Au moment où elle cède et où nous pouvons y pénétrer, je vois s'enfuir dans toutes les directions une nuée de rats, gros comme des chats. Il n'y a pas une table, pas une chaise : rien! Et c'est là que j'ai à me débrouiller! Je demande à un boy, que l'on vient de mettre à ma disposition, de me donner de quoi faire un brin de toilette : il est allé me chercher une bouteille d'eau et une vieille assiette en faïence et voilà avec quoi j'ai pu me rafraîchir.

Les malles sont arrivées : avec grandes difficultés je recherche dans chacune d'elles ce qu'il me faut pour dresser mon lit et je me souviens que le Gérant m'a dit : "A six heures vous viendrez au mess, puis vous vous mettez à la suite". Pas d'autres explications. "A la suite" qu'est-ce que cela veut dire pour moi? Je vais me trouver avec d'autres Blancs, d'autres fonctionnaires. Je commets la bêtise de m'habiller, mettant mon meilleur costume d'Europe; je pousse la bêtise jusqu'à mettre des gants et, vers six heures, il faisait encore un peu clair, je me dirige vers le mess

où un groupe de Blancs stationnait, attendant l'arrivée du Gérant, celui-ci devant toujours pénétrer le premier. Le Gérant me dit : "Mettez-vous à la suite". Et seul, ridicule dans mon beau costume, je suis la file de la dizaine de Blancs et, en visant une place inoccupée, le Gérant me dit : "Mettez-vous là, les boys de vos voisins vous serviront".

J'observais mes deux voisins de table: à ma gauche, un jeune homme très élégant, impeccablement vêtu d'un costume blanc avec col raide, une cravate, manchettes. J'observe son couvert, qui se trouve sur la table, et je vois que son rond de serviette, sa fourchette et sa cuiller sont gravés et portent des marques de certain blason : c'est le fils de notre Premier Ministre de Burllet.

A ma droite, c'est un brave ouvrier en tenue de travail. Il a exactement l'aspect d'un anarchiste, mais semble en très bons termes avec tous les convives. Il s'appelle Galotti : c'est lui qui, le premier, m'observa et m'adressa la parole :

- Vous venez d'Europe, Monsieur?
- Oui, je viens d'arriver tout à l'heure.
- Ah! Et, en Europe, quelles nouvelles? (je rappelle ici que le courrier n'est pas encore arrivé.)
- Eh bien voilà : la veille de mon départ, on a assassiné le Roi du Portugal!
- Qu'est-ce que vous dites?
- Je dis que, la veille de mon départ, l'on a assassiné le Roi du Portugal.
- C'est bien vrai?
- Oui.

Alors, le brave Galotti se lève, repousse sa chaise et monte sur la table, pousse des cris de bravo bravi - bravo - bravi, etc., tandis que mon voisin de gauche, le fils du Ministre, était consterné.

Voilà ma première impression à la suite de mon premier contact avec des Blancs du Congo!

Le repas terminé, chacun des convives s'éloigne, accompagné de son boy, porteur d'une lanterne allumée, car la nuit est complètement tombée et me voilà tout seul, sans lumière à la recherche de ma fameuse cambuse, où il s'agit d'installer mon lit. Je suis tellement fatigué, après ces deux journées sans sommeil et les émotions de la journée, que j'espère quand même pouvoir me reposer. Mais, quel embarras, quelle peine pour trouver ma moustiquaire! Quelle histoire pour placer et fixer cette moustiquaire! Et toujours et toujours dans tous les coins : des rats! Mais je me dis que je prendrais ma canne avec moi à l'intérieur du lit et ainsi, si un rat venait à grimper le long de la moustiquaire, je pourrais le chasser. En guise de table, j'avais mis près du lit une malle de fer sur laquelle reposait le photophore; après avoir éteint celui-ci, je me couche.

J'étais à peine couché de quelques minutes que je sens une grosse bête grimper le long de la moustiquaire : je prends mon bâton et d'un coup aussi violent que possible je cherche à l'abattre, mais... catastrophe! J'ai donné le coup sur mon photophore, dont j'ai brisé le verre. Le photophore en tombant sur la malle en fer et puis par terre, a fait un énorme chahut. Me voilà dans une obscurité complète, dans un cruel embarras. Mais la chute du photophore a fait un grand bruit et j'entends au loin quelqu'un hurler :

Nom de Dieu! Qu'est-ce qui m'a fichu un boucan pareil? On ne peut pas être tranquille? Ne sachant que dire, je réponds que c'est moi, mais que je ne vois pas clair, que je viens d'arriver et que je manque de tout.

- Qui êtes-vous?

- Je suis un agent qui vient d'arriver.

- Ah, vous êtes un agent qui vient d'arriver: est-ce que vous êtes comptable?
- Non.
- Etes-vous mécanicien?
- Non.
- Alors, je viens vous aider.

Qu'est-ce que cela signifie? Et, effectivement, quelques instants plus tard entre, porteur d'une lanterne, -un agent que je n'avais pas encore vu et qui me questionne, puis me dit : "Venez donc prendre une goutte chez moi, cela vous fera du bien." je ne demandais pas mieux. Il m'explique alors qu'il a fini son terme, qu'il n'attend pour rentrer en Europe, que l'arrivée d'un agent sans désignation, c'est à dire qui ne soit ni mécanicien ni comptable. "Puisque vous êtes ni l'un ni l'autre, c'est vous qui allez me remplacer et grâce à cela, je vais pouvoir rentrer par ce même bateau.

"Voulez-vous boire encore une petite goutte?" Je ne demande pas mieux. J'essaie d'obtenir de lui des renseignements sur la besogne que j'aurai à faire, si évidemment je suis destiné à le remplacer. "Ne vous en faites pas, dit-il, mais dites-moi ce que vous faisiez en Europe?" Je trouvais que la question était bien un peu indiscreète, mais il insiste et, bêtement, je réponds :

- Je faisais différentes choses, mais surtout du journalisme.
- Et quel genre de journalisme? Et moi, de plus en plus bête, je crois devoir dire la vérité, réponds :
- Chroniqueur mondain et critique artistique.
- C'est tout à fait ce qui convient, tout à fait ce qu'il fallait ici!

J'étais un peu étonné, évidemment, mais à ce moment, entre une négresse, d'où j'ai conclu que c'était le moment, pour moi, de me retirer. Le brave homme, malgré mes insistances pour savoir en quoi consisteraient mes fonctions, me dit : "Demain on

vous mettra au courant. Je vais vous donner une bougie" et c'est ainsi qu'on me reconduisit dans ma hutte, où je me mis sur mon lit sans espoir de trouver le sommeil. Vers quatre heures du matin, je vois la porte de ma cambuse qui s'ouvre : un Nègre, porteur d'une lanterne, s'avance vers moi et me dit :

- Blanc, voilà les moukandes.
- Qu'est-ce que c'est les "moukandes"?
- Eh bien, les moukandes c'est ... les moukandes!

Et il me tend un tas de petits morceaux de papier, grands comme une demi carte postale. Je dis - Mais qu'est-ce que je dois faire avec cela?

- Mais le Blanc m'a dit que je dois te donner les moukandes et toi venir avec moi.

Je regarde ces petits morceaux de papier et je lis sur le premier : "Km. 360 : 1 Kg.", sur un autre : "Km. 346 : 1,5 Kg." "Km. 312 : la langue"...Qu'est ce que cela signifie? Je suis le boy qui m'a enjoint de l'accompagner et il me conduit dans un kraal, où l'on est en train de dépecer une vache. Heureusement, il y a là un clerc et des hommes dont le dépeçage apparaît être la fonction 'habituelle et qui me disent que c'est à moi de préparer un premier paquet d'un kilo pour le Km. 360, un paquet de 1,5 kg. pour le Km. 312, etc., et ils m'expliquent que le train arrive à 6 heures du matin et que tout cela doit être prêt pour être mis au train. Ceci est le travail du monsieur qui m'a reçu si gentiment hier soir, mais qui, puisqu'il a un successeur, trouve tout naturel de faire la grasse matinée et de me charger du soin d'aller répartir la viande.

C'est ainsi que j'ai débuté. Comment j'en suis sorti? Je me le demande encore, mais toujours est-il que tout s'est bien passé. Je suis allé à l'appel, où tous les Blancs devaient être réunis et le Gérant me dit : "En attendant que la Direction ait pris une décision à votre sujet, vous allez travailler avec moi." - "Ça va".

Le lendemain, dans la matinée, le Gérant me présente un ordre, qui vient d'arriver de la Direction. Cet ordre dit ceci : "Étant donné que nous achetons du bétail à 3,5 fr. le kg. sur pied et que nous vendons notre viande à 5 fr. le kg., quel est le résultat de l'abattage d'une tête de bétail? Réponse aussi rapidement que possible."

Le Gérant me dit :

- Voilà, Monsieur, c'est du travail pour vous. - Comment, dis-je ?

- Oui, c'est bien simple : vous allez au kraal, vous y choisissez une vache, vous la conduirez sur une bascule pour vous assurer de son poids et puis vous la ferez désentripailler, etc. Vous pèserez la viande susceptible d'être vendue et vous ferez votre rapport!"

Je montre un peu d'embarras à Monsieur le Gérant et lui dis :

- Comment dois-je m'y prendre pour aller choisir une vache et l'amener sur une bascule?

Il me répond tout simplement

- Monsieur, vous êtes en Afrique! En Afrique, quand on reçoit un ordre, on l'exécute, et, pour l'exécuter on tire son plan! Allez!

- C'est bien - et je suis parti.

Je ne veux pas vous raconter le drame qu'a constitué la capture d'une vache dans le kraal et les efforts qu'il a fallu faire pour la conduire sur une bascule... Je pense, et je me contente de vous dire, qu'après avoir terminé ce travail, je suis arrivé chez Monsieur le Gérant pour lui dire :

- Voilà, le résultat : la bête a rapporté 11 francs.

- Vous êtes fou! me dit le Gérant. Vous avez dû bien grossièrement vous tromper! Vous n'y entendez rien et moi, je n'oserais jamais envoyer ce rapport à la Direction : on se moquerait de moi. Il faut absolument recommencer et faire plus attention. Aujourd'hui, je

n'ai pas le courage d'envoyer votre rapport à la Direction : vous recommencerez après-demain!

Ce surlendemain donc je refis la même opération, dans les mêmes circonstances dramatiques et j'aboutis exactement aux mêmes résultats : 10 fr. de bénéfices!

Je porte mon rapport au Gérant, qui tombe des nues et me dit:

- Etes-vous prêt à signer ces deux rapports? - Oui, Monsieur.

- Eh bien, c'est bon : signez et envoyez-les à la Direction.

Une heure après la Direction envoie un message qui disait ceci : "Faites monter en grade l'agent qui a établi ce rapport. Mettez-le au service des transports, mais il doit garder la boucherie!" Eh voilà, j'étais nommé boucher! Boucher, à cause de mes aptitudes de chroniqueur mondain et - entre nous - parce que mon prédécesseur aimait l'absinthe et les Vénus noires et... payait celles-ci avec de la viande!

A mon nouveau service, aux transports, je suis sous les ordres d'un marquis, un authentique marquis français, Monsieur le Marquis de Loynes : un grand monsieur qui n'a qu'un œil

Mais cela ne dura guère. Dès le surlendemain, à 7 heures du matin, le Gérant m'appelle et me dit :

- M. Harroy, vous avez une heure pour préparer vos malles et vous apprêter à partir : dans une heure viendra ici un steamer qui s'arrêtera pour vous prendre : vous vous rendez à Inkongo.

Inkongo est une de nos meilleures factoreries dirigées par un gérant qui a deux adjoints - le premier de ces

adjoints vient d'être assassiné par les Noirs au poste de Shibango, où il était installé. La direction vous a désigné pour aller d'urgence remplacer cet agent.

- Pardon, Monsieur, Inkongo, où cela se trouve-t-il?

- Inkongo est sur le Haut-Sankuru, pas très loin de Lusambo.

- Et à quelle distance d'ici cela se trouve-t-il?

- 24 à 26 jours de navigation. Avant de partir vous vous présenterez au bureau pour prendre un courrier que vous déposerez à Manghai, à une dizaine de journées d'ici. C'est là le siège de notre Inspecteur général, M. Fumière.

Je suis un peu abasourdi à l'idée d'aller remplacer un agent assassiné, mais je me dis que je vais voir du pays et je me hâte de m'apprêter pour l'arrivée du steamer. A huit heures exactement arrive le vieux steamer "Stanley". C'est un sternewheeler de 25 tonnes. Il a été importé pièce par pièce, à dos d'homme, depuis Matadi, par les routes des caravanes, il doit y avoir 10 ou 15 ans. L'équipage, le chargement de bois et la petite cabine du mécanicien sont à l'entrepont. Sur le pont supérieur, à l'avant près du gouvernail, se trouve la petite cabine du capitaine, derrière un carré une simple table; à l'arrière, quatre petites cabines.

Au moment où j'accède au bateau, il y a déjà 10 passagers; je serai le 11<sup>ème</sup>. Comme il n'y a que 4 cabines, nous sommes à 7 qui n'aurons, pendant tout le voyage, comme habitat que notre chaise longue, nuit et jour, sans moustiquaire. Le jour on a à lutter contre la chaleur torride et les flammèches vomies par la cheminée, et la nuit, contre les moustiques. Jusqu'à Kwamouth on est plus ou moins nourri, mais à Kwamouth, donc après quatre jours de navigation dans le chenal, nous allons entrer dans les eaux du Kasai et dans le territoire de l'État Indépendant du Congo, car jusqu'à présent, nous avons navigué entre les deux rives française et congolaise. C'est à ce moment que j'ai pris ma première leçon de médecine

tropicale. Figurez-vous qu'une heure environ avant d'arriver à Kwamouth, où nous devions subir la visite de la douane, un des passagers, un ancien qui occupait une cabine, se mit à trembler en criant bien haut : "Ça y est, voilà ma fièvre!" et il ajoutait : "Je connais cela, ne vous en faites pas, mais c'est terrible quand la crise survient. Je connais le remède : qu'on me prépare vite un bain de pieds dans ma malle bain." Effectivement, il fait vider sa malle bain, qui contenait son équipement, la fait remplir d'eau et crie à tout le monde : "Du savon, du savon, beaucoup de savon". Il était donc assis au bord de sa paillasse, les jambes plongées dans sa malle bain lorsque nous arrivâmes à l'endroit où devait se passer la visite de la douane. Il n'avait cessé entre-temps de répéter

"Encore du savon, encore du savon!"

Arrivés à Kwamouth, l'équipage eut bientôt fait de prendre sa provision de bois. Le préposé aux douanes fit sa tournée; je reconnais qu'il ne s'est pas montré très curieux et nous voilà repartis! A peine avions-nous quitté la terre, que notre malade pousse un cri joyeux en disant à tous : "Venez voir, cela y est, je suis guéri!" et il nous montre triomphalement trois bouteilles d'absinthe, qu'il avait cachées au fond de sa baignoire, bien cachées évidemment grâce à l'abondance des bulles de savon... Il faut savoir que l'absinthe était strictement défendue au Congo.

Peu de temps après que nous avons repris le voyage, nous entendions tout l'équipage pousser des hurlements de joie : "Tshiboko - tshiboko!"... On avait aperçu au loin, surnageant à la surface du fleuve un énorme ballon : c'était le ventre d'un hippopotame crevé, que le courant descendait lentement. Sur ordre du capitaine, le bateau se dirige vers cette précieuse épave, on l'amarre avec des chaînes et on la remorque jusqu'à l'arrêt, au coucher du soleil, à l'endroit où on devait faire le bois. Après que les Noirs de l'équipage eussent tous fait leur récolte d'un stère de bois,

autorisation fut donnée de désentripailler et de se partager l'hippopotame. Il est impossible de se faire une idée de l'horrible peste qui se dégagait au moment où on parvint à enlever les entrailles du monstre, et de la masse de moustiques qui envahit tout le bateau! Mais les Noirs ne mangent pas les odeurs, ils ne voient que la viande, quel que soit son état et, du reste, notre capitaine avait donné mission au cuisinier du bateau de faire aussi une ample provision de viande de cette bête morte, dont nous serons nourris pendant le restant du voyage. D'ailleurs, à partir de ce moment, la nourriture devenait particulièrement mauvaise et comme boisson il n'y avait plus rien, car, déjà avant Kwamouth, le capitaine et le mécanicien avaient vidé, à eux seuls, toutes les dames-jeannes de vin qui devaient servir au ravitaillement de l'équipage et des passagers, aussi bien pour le voyage aller que pour le voyage du retour.

Qu'on se rende compte de ce que pouvait être l'état d'âme d'un passager qui n'a pas quitté son fauteuil depuis plusieurs jours, qui, ayant toujours l'esprit ailleurs, ne remarque même pas la beauté des paysages qui se déroulent devant nous, avec ces troupeaux de buffles, avec ces centaines d'hippopotames, avec ces légions de crocodiles que l'on rencontre à chaque instant, avec ce fameux passage de ce qu'on appelait la "journée des îles", où de merveilleux oiseaux, la plupart inconnus pour nous, sont légion. On est trop fatigué, faute de sommeil; la fièvre a déjà fait ses premières apparitions, faute de nourriture et de confort, et comme je suis le dernier venu et que je n'ai aucun grade, je ne suis l'objet d'aucune attention de la part de qui que ce soit...

Mais au bout de 12 jours, cependant, nous arrivons à Manghai, là où se trouve le siège de notre inspecteur général. Je vais le saluer, lui apportant son courrier et il exprime d'abord son grand étonnement de voir

un homme arrivant directement d'Europe et déjà en si piteux état. Il se rend compte qu'un bon dîner me fera plaisir et beaucoup de bien, et il m'invite à dîner chez lui, tandis que le bateau fait escale pour faire sa provision de bois. Au cours du repas, M. Fumière a une affreuse nouvelle à m'annoncer. Il vient de recevoir, par un courrier descendant du haut, une lettre du gérant d'Inkongo, qui lui apprend que son second adjoint vient de mourir.

Me voilà donc tout seul en route pour aller remplacer deux défunts... Comme c'est gai!

Je passe vite sur la fin du voyage, qui ne présente rien de particulier, pour arriver enfin, le 26<sup>ème</sup> jour, devant un petit poste que l'on me désigne comme étant la factorerie d'Inkongo.

Sitôt à la rive, je vois s'avancer vers nous un tout jeune homme, qui semble avoir une vingtaine d'années et qui me frappe tout de suite parce qu'il a l'air déjà d'avoir des cheveux blancs. Son genou passe au travers de son pantalon de cotonnade et il est coiffé d'un chapeau de feutre qui lui donne l'aspect d'un brigand de la Calabre : c'est mon chef !

Dès qu'il arrive à bord, il se rend auprès du capitaine pour prendre le courrier et les connaissements et alors, je me présente et, à son grand ahurissement, il constate que c'est un vrai candidat au troisième cadavre qui se présente à lui. La préoccupation de la réception des nombreuses marchandises, que le bateau déchargeait, l'empêche évidemment de s'occuper de moi tout de suite. Il me dit simplement - "Voilà un petit shimbek, qui se trouve là près de la rive : ce sera votre chambre" (4 murs en torchis avec toiture en chaume, sol en terre battue, où se trouvent deux trois nattes indigènes et un simulacre de lit, composé de grosses pièces de bois, des lianes

entrelacées formant le matelas). C'est là que j'ai à déballer mes malles et à préparer mon lit, avant de me rendre sur la barza principale, où le gérant m'attend pour m'offrir l'apéritif et un souper.

Le gérant semble très ennuyé de devoir me dire ce qu'il en est. "Depuis l'assassinat de M. Lemmens, dit-il, qui a été suivi d'une promenade militaire de l'État, la grande région des Lulua n'a plus de marché. Les populations, qui doivent payer des impôts à l'État en châtiment du meurtre de M. Lemmens, manquent de tout. Il y a grande urgence à s'y rendre le plus vite possible, parce qu'il y a beaucoup de caoutchouc à ramener et les populations n'ont plus ni sel, ni croisettes. Il faut absolument s'y rendre le plus tôt possible. Je compte que vous partirez déjà demain."

Moi, qui n'en pouvais plus après mes 26 jours de chaise longue et des nuits enfiévrées, je me permets très respectueusement de lui demander s'il n'y aurait pas lieu de me mettre un petit peu au courant de ce que c'est un marché, car je ne sais encore rien du tout, avant de me faire entreprendre ce voyage, à pied cette fois, qui comporte cinq étapes, soit cinq journées. Il me dit : "Vous avez peut-être raison. Il faut que vous soyez au courant. Comment allons-nous faire? Eh bien, voilà : nous avons un, petit poste installé sur la Lubi. La Lubi c'est une rivière qui se jette dans le Sankuru en face de Lusambo. Nous y avons un clerc qui tient très bien son affaire. Je vous donnerai demain matin une petite pirogue avec six payeurs. Vous partirez donc demain matin; vous arriverez vers le coucher du soleil au poste, vous y passerez une journée avec le clerc, Kamoroto, et cela suffira pour vous documenter."

Effectivement, dès le lendemain matin 6 heures, sans avoir dormi, naturellement, je m'installe dans une petite pirogue. C'était nouveau pour moi cela! Le gérant m'a dit : "En passant, vous allez vous arrêter à la Kondue, là où se trouvent les Plantations Lacourt.

Je vous autorise à y descendre et d'aller saluer le Directeur, M. Koninkx, car il est bon que les Blancs d'une même région se connaissent".

Effectivement, nous passons devant la Kondue vers midi. Je m'y arrête et je m'aventure dans un petit poste où je vois venir à moi un Monsieur, très pâle, roux, l'air malade en quelque sorte. C'était Monsieur le Directeur Koninkx, qui, très gentiment, m'invite à aller faire la causette dans ce qui lui servait de bureau. La conversation s'engage : je ne me rappelle plus du sujet, mais je sais qu'à un moment donné un mot manquait de clarté pour lui. La signification du mot l'intriguait et, comme je voyais un dictionnaire sur son bureau, je prends ce dictionnaire et je lui mets sous les yeux le sens de ce mot. Le Directeur me regarde stupéfait. Il crie "Boy!". Un boy arrive. "Appelez vite M. Ledroux!" Pendant ce temps-là, il ne souffle pas mot! M. Ledroux, un tout jeune homme apparaît. Alors, me désignant, M. Koninkx lui dit : "Figurez-vous, M. Ledroux, que voilà un agent de M. le Gérant d'Inkongo, qui vient de chercher un mot dans le dictionnaire et qui l'a trouvé tout de suite. Est-ce que ce n'est pas extraordinaire? Est-ce que vous ne trouvez pas que M. Gentil a vraiment de la veine d'avoir un agent comme cela?"

Et voilà : M. le Directeur était à peu près illettré!

Je dois ajouter qu'à cette époque-là, les Plantations Lacourt ne s'occupaient pas encore de véritables plantations, mais avaient surtout comme travail le débroussement de la forêt.

Et voilà une nouvelle impression qui m'est donnée sur la nature des personnages que je suis appelé à rencontrer...

Après ma visite, mon voyage se poursuit. J'arrive vers 5 heures du soir en face de Lusambo. Je remonte la Lubi. Naturellement les pagayeurs, habitués à faire

cette route toutes les semaines, connaissent l'endroit où ils doivent me conduire. Le soleil allait se coucher lorsque nous arrivons à l'endroit où Kamoroto avait son petit marché. Il est installé sur une petite hauteur. Au moment où j'arrive, il est allongé sur une natte, abrité par des morceaux de tente et il est plongé dans la lecture d'un gros, d'un énorme bouquin... qu'il lit à l'envers! C'était le Coran! Très aimable, le clerc est très flatté qu'on lui envoie un Blanc pour mettre ce Blanc au courant d'un marché, il s'excuse de ne pas avoir d'autre accueil à lui faire que le partage de sa natte, précairement abritée par quelques morceaux de tente, fixés sur des morceaux de bois. C'est gai de coucher par terre, sur une natte, à côté d'un Noir... Mais la fatigue est telle que je me dispense de toute observation. Inutile de dire qu'il n'était pas question de chercher le sommeil, d'autant plus qu'à un moment donné s'annonce et survient une terrible tornade, comme sont toutes les tornades de l'endroit. En un rien de temps, les morceaux de tente s'envolent, le Coran s'envole, les nattes s'envolent, une pluie diluvienne tombe : nous sommes trempés et la tornade n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Il ne reste plus qu'à nous sécher en essayant de faire un peu de feu après avoir couru pour attraper la natte et le Coran. Je passe sur les incidents de la nuit et vous dirai seulement que j'ai passé toute la journée du lendemain à voir comment il s'y prenait pour donner une cuillerée de sel par-ci, une cuillerée de perles par-là, ou quelques brasses de tissu en échange de caoutchouc. Au bout d'un jour j'en savais assez pour organiser mon propre marché.

Le lendemain, je descends en pirogue pour rentrer à Inkongo, ne mettant que quelques heures pour refaire le trajet que j'avais parcouru l'avant-veille en douze heures de temps. Le Gérant consacre son après-midi à préparer la caravane qui doit m'accompagner le lendemain. Et c'est ainsi que, toujours sans avoir eu une nuit de repos depuis 28 jours, je dois, le lendemain matin, entreprendre, mais tout à pied cette

fois, mon voyage vers Shibango. A mon grand étonnement, je marche beaucoup plus facilement que je ne l'aurais cru.

Nous arrivons à une première étape, où je passe la nuit dans une hutte de Nègre, tandis que tout mon personnel couchait par terre autour de ma hutte.

Le second jour, on se remet en marche dès 6 heures du matin et nous arrivons le soir, vers 4 heures, au but de la seconde étape, à un village qui s'appelait "Bakka-Kissagai", et là, quelle stupéfaction lorsque, je vois que ce tout petit village est littéralement rempli d'une grande quantité d'indigènes, porteurs de caoutchouc! Dès que je m'étais mis en route, la veille, les indigènes, par leurs tamtams, avaient fait savoir partout à la ronde qu'un nouveau Blanc était revenu, qu'il était en route, porteur de sel, de perles, de tissus et surtout de croisettes (les croisettes sont ces croix en cuivre qui servent de monnaie et que les indigènes doivent payer à l'État comme impôt).

A l'annonce de ma future arrivée au village de Kissagai, tous les indigènes des environs s'étaient rendus au point extrême de ma 2<sup>ème</sup> étape : Bakka-Kissagai, désireux de me vendre leur caoutchouc. Je ne demandais évidemment pas mieux! Aussi, dès le même soir, j'ai pu procéder à la vente de marchandises, de presque toutes mes marchandises, et de récolter assez de caoutchouc pour recharger toute ma caravane. Pour apporter ce caoutchouc, l'indigène fabriquait une sorte de panier avec une simple feuille de palmier. Il arrachait à un arbre une de ces longues feuilles qui avaient 2 à 3 m. de longueur, la coupait en deux par son milieu, disposait parallèlement les deux tiges l'une à côté de l'autre, à 25-30 cm. l'une de l'autre et avec les feuilles qu'il entrelaçait, il formait une fermeture; une feuille de

bananier disposée au fond du panier suffisait pour assurer la sécurité.

Voilà que dès la fin de ma 2<sup>ème</sup> étape j'ai tout vendu et j'ai pu renvoyer en factorerie mes 20 hommes que je vais attendre pendant quatre jours, quatre jours pendant lesquels ils se rendront à Inkongo et me reviendront de nouveau chargés de marchandises. Enfin 4 jours de repos pour moi! 4 jours de flemme! Je vais pouvoir dormir!...

Et j'ai bien dormi! J'ai passé deux bonnes nuits, grâce à la grenouille... Vous vous demandez ce que la grenouille vient faire ici? Et bien voilà : mon boy m'avait dit : "Tu enfermes une grenouille dans ta hutte avant de souper et si, quand tu vas te coucher, la grenouille est encore là, tu peux être tranquille et bien dormir, il n'y a pas de serpent (car les serpents, souvent, se nichent dans le toit de chaume de ces huttes).

Passons rapidement sur les trois journées de voyage qu'il nous a fallu pour gagner Shibango. Notons simplement que les trois quarts du trajet se feront en pleine forêt vierge.

J'appréhendais naturellement l'accueil qui devait m'être fait dans ce village, où mon prédécesseur, M. Lemmens, avait été assassiné. Assassiné! Où? Comment? Quand? A-t-il été mangé? Où est-il enterré? Toutes choses que je n'ai jamais pu savoir, et comme le mot d'ordre était : "Prudence et méfiance", j'engageais d'autant moins de conversations à ce sujet, qu'à cette époque-là, je ne connaissais encore presque rien de la langue indigène.

Tout se passa dans le calme et la méfiance réciproque; j'ajoute cependant dès maintenant un détail à propos de ce qui se passa quatre ans plus tard : me trouvant comme chef de secteur en voyage d'inspection dans la région des Lulua, je vis venir à

moi un courrier porteur du petit bâtonnet classique en haut duquel est enfourchée la moukande et je lus, avec stupéfaction, ce que contenait ce billet que m'adressait un de mes gérants, M. Félix Wuilleman.

Je viens, écrivait-il, de découvrir et d'arrêter l'assassin de M. Lemmens; il est ici avec moi sous très bonne garde. Veuillez me faire savoir où je dois le diriger : est-ce au poste de l'Etat de BenaDibele, est-ce à Lusambo, est-ce à la factorerie?

J'étais très perplexe au sujet de la réponse à lui faire parvenir, mais par le plus grand des hasards je savais que notre Inspecteur général, M. Lescrauwaerts, était dans le voisinage. Je fis donc prendre l'avis de M. Lescrauwaerts, qui me répondit par le laconique billet : "Mettez immédiatement en liberté l'assassin de M. Lemmens. Nous n'avons pas qualité pour procéder à des arrestations et vous pourriez avoir de graves ennuis .....

Et voilà comment nous étions protégés!

Revenons à notre Shibango. Comme je l'ai déjà dit, depuis de nombreuses semaines la localité avait été privée de notre marché. Les indigènes, très friands de sel et obligés de se procurer de nombreuses croisettes pour payer l'amende que lui avait infligée le Bulamatari, attendaient avec anxiété la venue du commerçant blanc et les apports de caoutchouc dépassaient singulièrement ce que mon personnel était capable de transporter. Je dus donc, un certain jour, faire appel au chef Shibango et lui demander de me procurer des porteurs. Shibango me répondit, car il savait que je les payais bien : "Demain, tu pourras les avoir tous!" Effectivement, le lendemain matin tous les hommes de Shibango, indistinctement tous, me disait-il, se trouvaient devant mon petit poste et je les chargeais de nombreuses moutètes de caoutchouc. Me voilà donc tout seul dans le village, où ne doivent plus se trouver que des femmes, des

enfants et quelques vieillards. Me promenant ensuite aux abords du village, je remarquais un beau Nègre, homme magnifique, gros et gras, qui bâillait aux corneilles. Je m'approchais de lui, étonné de le voir, puisque le chef m'avait affirmé qu'il me donnerait tous ses hommes. Je questionnais donc ce Noir, lui demandant

- D'où es-tu, toi?
- Je suis de Shibango.
- Tu appartiens à Shibango? (Autrement dit : êtes vous un esclave du chef).
- Oui, je suis un moupica du chef.
- Alors, pourquoi n'es-tu pas parti avec toute la caravane de ce matin?
- Parce que moi, je ne travaille pas, me dit-il d'un ton presque victorieux.
- Et pourquoi ne travailles-tu pas?
- Parce que, à la prochaine lune, on doit me manger.

... Et c'est ainsi que j'appris que je me trouvais chez les anthropophages...

Les premières semaines se passèrent plutôt très normalement. L'afflux du caoutchouc faisait que je n'avais aucune raison de rentrer en factorerie pour prendre un repos quelconque. Mais bientôt se firent sentir les premiers effets de la fièvre. Fièvre qui me donnait des sensations très difficiles à préciser et bientôt je me surpris, le corps se couvrant de boutons sur la poitrine et sur le dos, des boutons qui semblaient purulents et, matin et soir, mon boy trempait son éponge dans de l'eau bouillante afin d'essayer de nettoyer et de faire éclater ces petits boutons. Mon Gérant, informé de mon état par les caravanes qui se succédaient de semaine en semaine, m'écrivait : "Rentrez en factorerie, on pourra bien vous soigner ici". Je lui répondais que mon état fiévreux et ma faiblesse, devenue générale, m'empêchait d'entreprendre, à pied, ces cinq jours de voyage. "Je vais vous envoyer un tipoy" m'annonçait

mon Gérant. Je lui répondais encore : "Hélas, pas moyen de recourir au tipoy : les trois quarts de la route se font en forêt vierge, il n'y a ni route ni sentier et le voyage en tipoy serait un vrai supplice vu les coups reçus à chaque instant par les branches d'arbres".

Me voilà donc condamné à m'en rapporter à la grâce de Dieu. Tout extraordinaire que cela puisse paraître, cela a duré près de six mois : six mois sans voir un Blanc, avec un ravitaillement des plus modestes et l'absence de tout médical confort. Je revois encore une lettre triomphante de mon Gérant, heureux de m'envoyer un pot de confiture, qu'il avait pu se procurer à la Maison hollandaise en échange d'une vieille charnière.

Il faut croire que le bon Dieu me voulut du bien, car, sans que je m'explique le moins du monde ce qui a pu se passer, lentement je me sentis de mieux en mieux, au point qu'un beau jour je résolus d'entreprendre le voyage de retour. La joie de rentrer au poste, de revoir mon Gérant, me donnait des ailes. Je m'étonnais moi-même de la façon dont j'arrivais à marcher toute la journée et mon enthousiasme était tel que je n'hésitais pas à risquer et à réussir de faire en un seul jour les 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> étapes. Rentré à la factorerie, mon Gérant me fit un chaleureux accueil, commandait au cuisinier de me faire un souper avec six poules, toutes préparées de façon différente. Mais hélas, au grand hélas! Mon Gérant avait à me faire part d'une nouvelle bien désolante pour moi. Je vous ai dit au début de mon récit que la petite maisonnette qui me servait d'habitation était presque au bord du fleuve. On a commis l'impardonnable erreur d'y laisser toutes mes malles. Et bien, depuis longtemps déjà, mais il n'osait pas me le dire, toutes mes malles, avec leur contenu naturellement, avaient été volées et voilà, je n'ai plus rien du tout. Tous mes vêtements, tout mon linge, toutes mes chaussures, tous mes papiers personnels : tout cela m'a été enlevé et,

conformément aux termes de mon contrat, je n'ai pas eu le moindre dédommagement. On m'a bien permis de me rééquiper au magasin d'articles pour Noirs : des costumes à 3,25 fr. et tout le reste à l'avenant. C'est ainsi que j'ai été nippé pour la plus grande partie de mon premier terme.

Je suis retourné ensuite à Shibango pour un nouveau mais très court séjour, je fus rappelé par mon Gérant qui avait à me communiquer une lettre de la direction. A mon retour, on me donne connaissance du contenu de cette fameuse lettre : elle disait que le Gérant étant à fin de terme, il était autorisé à rentrer en Belgique par le prochain bateau. Elle disait encore et surtout que la Direction avait nommé pour lui succéder à la gérance : M. Fernand Harroy.

Me voilà donc nommé Gérant avant la fin de ma première année. J'avoue que je n'étais pas peu fier! Nous prîmes donc des dispositions en vue de la remise et de la reprise de tous les magasins, de toutes les marchandises, de tous les produits, opération qui dura quelques longs jours, puis on attendit le bateau qui devait emmener mon Gérant. On attendit longtemps : le Congo, à cette époque-là, était le meilleur entraînement pour qui devait savoir attendre.

Enfin des cris de joie : "Seelo! Seelo!" saluèrent la prochaine arrivée d'un bateau. Mais le steamer en question n'était pas celui que nous attendions, c'était un bateau de l'Etat, à bord duquel se trouvait l'Inspecteur Général de la S.A.B., M. Fumière, qui venait nous apprendre une très grande nouvelle. Nous sommes vers le milieu de l'année 1901.

- "Voici, dit-il, les 12 ou 13 sociétés installées dans la région du Kasai, laquelle, je le répète, est grande comme toute la France, vont fusionner. Elles n'en formeront plus qu'une seule, qui s'appellera "La Compagnie du Kasai". A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1902, c'est la Compagnie du Kasai qui, seule, exploitera

cette grande région. Elle englobera toutes les factoreries existantes, reprenant bâtiments, marchandises et produits et incorporera tout le personnel qui y est attaché. Chacun des membres de ce personnel recevra un grade supérieur à celui qu'il occupait auparavant.

En vertu de notre contrat, nous avons le droit de vous céder à une nouvelle société, mais je tiens à vous dire, à vous deux, Messieurs, que la S.A.B., très contente de vos services, ne vous y oblige nullement et que, si vous préférez, nous avons d'autres situations pour vous, notamment dans la région du Lomami. Vous me donnerez demain votre réponse."

Mon Gérant, qui est un garçon intelligent, qui a donc le droit de rentrer tout de suite en Europe, se dit que cette Compagnie du Kasai ne peut être qu'une affaire très importante, où il y aura lieu de se faire de brillantes situations. Il n'hésite pas à se dire que son intérêt est d'attendre et de s'y trouver incorporé avant de prendre son congé (la suite prouvera qu'il avait raison, puisque, on le verra plus loin, il est devenu administrateur délégué de la Compagnie du Kasai en Europe).

Nous voilà donc deux gérants : lui, l'ancien qui ne s'en va pas, et moi, nanti de ma nomination, qui reste avec lui. Commence alors une existence plutôt bizarre, qui se caractérise assez fâcheusement par une longue période de famine. Les derniers ravitaillements que nous avions attendus se trouvaient à bord d'un steamer : "Le Roi des Belges", qui avait sombré dans le Kasai. Puis, plus rien n'arriva jamais. Pourquoi?

En Europe, les sociétés qui savaient qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1902, elles n'avaient plus à se préoccuper des agents, n'envoyaient plus rien, La Compagnie du Kasai, pas encore en exercice, n'envoyait rien non plus et c'est ainsi que durant près d'un an, on verra

pourquoi plus tard, nous avons été privés de tout ravitaillement d'Europe.

On ne meurt pas de faim, dans un pays où on a des poules, des œufs, parfois même un canard, parfois aussi un boue châtré; quand on a de l'huile de palme pour préparer ses sauces, quand on a du manioc pour remplacer la farine, quand on n'a que de l'huile de palme pour remplacer le vin, c'est entendu! Mais lorsque, pendant près d'un an, on n'a pas une boîte de beurre, ni un morceau de sucre, ni un sac de farine, ni huile ni vinaigre, ni vin, ni bougies, et bien, on est profondément malheureux.

Et figurez-vous que, pour nous deux, à cette grande misère venait s'ajouter une sorte de supplice de Tantale : nous avions dans notre magasin un magnifique jambon de près de 8 kg. et un sac de farine de 100 kg. Et bien, d'après le Gérant, nous n'avions pas le droit d'y toucher et on n'y touchait pas! "Je ne connais qu'une loi, me disait-il, c'est l'observation stricte de tout règlement. Tant que vous obéirez rigoureusement à toutes les prescriptions de nos circulaires, vous n'aurez jamais d'ennuis. Transgressez un ordre et vous courrez au devant des pires ennuis."

Or, que disaient ces circulaires? Elles disaient que nous avions le droit, par tête de Blanc, à 1,35 fr. par jour de vivres d'Europe. Comme nous n'étions plus que deux, cela ne faisait que 2,70 fr. par jour, soit à la fin du mois : 81 fr. Si nous avions été trois, comme c'était le cas précédemment, lorsque le Gérant avait deux adjoints, nous aurions pu dépenser par mois : 120 fr. Or, le jambon figurait à l'inventaire pour 90 fr. et le sac de farine pour 100 fr. Si nous les avions mis en consommation, il aurait fallu sortir en comptabilité, pour le mois courant, 90 fr. d'une part et 100 fr. de l'autre, alors que nous n'avions droit qu'à 80 fr. Donc, nous n'avions pas le droit d'y toucher. J'ai eu beau m'autoriser de mon nouveau

droit de Gérant et de mon grand âge par rapport au sien, je n'ai jamais pu fléchir la volonté de mon si grand chef! Tous les dimanches, après-midi, en faisant nos visites à tous les bâtiments de notre factorerie, nous allions constater les progrès réalisés dans le jambon par les gros vers blancs qui l'envahissaient et dans le sac de farine où fourmillaient les charançons et cela jusqu'à ce que leur pourriture devint telle que le tout dut être jeté aux crocodiles du fleuve

Et savez-vous comment s'appelait ce gérant intègre, qui poussait, jusqu'à l'héroïsme de la faim, le respect des règlements? Il s'appelait... Jules Ganty!...

On dit toujours : "Jamais deux sans trois"! Après cette seconde épreuve du supplice de Tantale m'advint, mais assez longtemps après, une troisième aventure. Mais finissons-en d'abord avec la famine de la Compagnie du Kasai.

Ce n'est donc que le 1<sup>er</sup> janvier 1902 que la Compagnie du Kasai délégua en Afrique son nouveau directeur, le Dr Dreypons, qui devait aller prendre possession de toutes les anciennes factoreries, de leur matériel, de leurs marchandises, de leurs produits, de son personnel blanc. Avant que le Dr Dreypons n'ait pu effectuer ces longs voyages : au Kwilu, à l'Inzia, au Lac Léopold II, au Kasai jusque Luebo, au Sankuru jusque Pania-Mutumbo, au Lubefu jusque Mukundji, des mois et des mois devaient s'écouler. Partout, le Dr Dreypons ne rencontre que des Blancs affamés ; il a hâte de pouvoir établir une réquisition à envoyer en Europe, concernant le ravitaillement de ses agents. Lorsque enfin ces réquisitions sont à peu près établies, il faut encore un mois pour qu'elles parviennent en Europe.

La Compagnie ne s'est jamais trouvée dans le cas de passer commande pour quelques centaines de chop box. Tout cela demande encore du temps. Il faut

choisir un fournisseur; le choix s'arrête sur une firme anversoise, pleine de bonne volonté, mais peu habituée à grouper un lot aussi important de caisses à combiner. Lorsque enfin la commande a pu être exécutée, emballée et expédiée, il a fallu encore deux à trois mois pour que ces chop box parviennent aux destinataires et, comble de malheur, quand nos caisses nous parviennent, enfin, vers la moitié de l'année 1902, la plupart des choses qu'elles contiennent sont pourries, bonnes à jeter au fleuve. Les boîtes de conserves sont gonflées, le beurre est rance, beaucoup de choses à l'avenant et c'est ainsi que, comme je le disais précédemment, pendant près d'un an nous sommes restés sans vivres d'Europe!

Lorsque, plus tard, tout était rentré à peu près dans l'ordre, une nouvelle catastrophe survint, qui allait me mettre à une pénible épreuve.

J'étais alors gérant d'un poste que j'avais créé à Batempa. (Batempa se trouve à mi-chemin entre Lusambo et Pania-Mutumbo.) J'y reçus, un jour, la visite d'un important chef, qui, comme toujours, circulait avec sa Cour, un très nombreux personnel. Comme toujours aussi, il m'offrit d'abord son cadeau de bienvenue, qui me permit de juger de l'importance de son village. Ce cadeau se composait notamment d'une demi-douzaine de poules, un canard, un régime de bananes, des paniers de pâte de manioc, destinés à mon personnel et, comme pièce capitale, une jeune femme. J'étais évidemment quelque peu ahuri et, au premier moment, je ne trouvais pas, en langue indigène, les mots qu'il fallait pour lui faire comprendre que la dignité d'un Blanc ne lui permet par, d'accepter une femme comme cadeau. Je fis donc mine de l'accepter et la confiais de suite à la garde et à la surveillance d'un de mes capitas.

Lorsqu'un chef vous fait un cadeau, il n'hésite pas à le faire aussi beau que possible, puisqu'il sait très bien que ma riposte lui vaudra des présents

supérieurs à ceux qu'il m'a offerts lui-même. Mais le lendemain je lui renvoyais cette jeune femme, bien que je l'eusse payée. Rassurez-vous, elle représentait quatre ou cinq croisettes, soit à l'époque 20 à 30 fr.

Le grand chef, qui lui aussi prétendait avoir de la dignité, ne pouvait concevoir que je lui renvoie le cadeau que j'avais bien payé et pour la ristourne duquel je ne demandais rien. Il trouva donc juste de m'envoyer quelque chose à la place, et eut l'idée, très heureuse à ses yeux, de m'envoyer un petit cochon. Je ne cache pas que je fus ravi de recevoir ce petit cochon et m'empressais de le remettre à mon cuisinier, avec ordre d'en tirer de suite le meilleur parti possible. Je mangeais donc, pendant presque une semaine, de la cochonnaille, Mais, à ma grande horreur, je constatais bientôt que j'étais affligé d'un très vorace vers solitaire.

Pas de médicaments pour déloger ce locataire qui, de jour en jour, accentuait sa voracité. Toute ma nourriture ne profitait qu'à lui et lorsque, me trouvant plus tard à Dima sur le chemin du retour, je suppliais le médecin de me donner l'essence de fougère mâle, qui était le remède classique, le docteur crut devoir me faire remarquer que j'étais alors beaucoup trop faible pour supporter l'énergique médication nécessaire et que, puisque j'allais bientôt rentrer en Europe, mon séjour de trois semaines en toute tranquillité sur le grand bateau conviendrait parfaitement pour le traitement souhaité.

Obligé de me rendre à son avis, j'attendis l'arrivée du grand bateau à Matadi, et là encore, le médecin de bord estimait que j'étais en très piteux état, qu'il valait mieux que j'attende mon retour en Europe avant de procéder à l'expulsion de l'indésirable locataire. Me voici en Europe! Mon médecin m'examine et estime que ce qu'il y a de plus urgent, c'est de me retaper moi-même, après quoi seulement surviendra la délivrance!

Tout ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, m'a éloigné un peu des impressions qui frappent un Européen, qui pour la première fois vient au Congo. Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous dire ce qui a causé ma plus vive curiosité et mon plus grand étonnement : c'est de vivre parmi toutes ces populations, où tous les êtres, hommes et femmes de tous âges, sont complètement nus.

La curiosité, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'a rien d'une curiosité malsaine; je suis surtout frappé à l'idée que des artistes sculpteurs pourraient faire là une ample moisson de modèles magnifiques, aussi bien dans le domaine de la beauté que de la décrépitude.

L'observation journalière de ces populations m'a fait remarquer que chez les Nègres du Congo manquent complètement les manifestations extérieures des sentiments de tendresse et il faut croire que ceci est propre à tous les primitifs.

Je n'ai, par exemple, jamais vu un tableau qui aurait représenté Adam et Eve échangeant un chaste baiser; je n'ai jamais vu un Nègre embrasser une Nègresse, je n'ai jamais vu une Nègresse embrasser son enfant. J'ai vu, par contre, un jour, une Nègresse, seule en pleine brousse, se livrer à des gestes d'épileptique, poussant de grands cris, se jetant par terre et, se relevant, prenant des poignées de terre et d'herbe qu'elle se jetait sur la tête; cela a duré pendant plus d'une demi-heure, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'observer de loin. Un homme de ma caravane m'expliqua : "C'est une femme dont l'enfant vient de mourir." Mais cette femme, je la revis une heure après et elle dansait...

Une autre fois, je rencontrais une Nègresse portant son bébé, qui pouvait avoir un an, un an et demi, un bébé véritablement adorable de joliesse. Ils sont splendides les petits Nègres! Ils ont des yeux brillants, malheureusement, cette joliesse ne dure guère. Je ne puis m'empêcher de dire à cette Nègresse : "Comme il est joli, ton enfant", et la Nègresse me répondit : "Kusumbiha?" (Veux-tu l'acheter?).

Les Nègres n'auraient-ils donc pas de cœur? Je n'ai eu que trop souvent l'occasion d'en douter.

Certain jour, j'avais donné l'ordre à un de mes acheteurs, installé à deux journées de distance de mon poste, de m'envoyer 12 poules. Il acheta les 12 poules, qu'il confia à mon porteur. Celui-ci prit en main 6 poules, puis en fit comme un bouquet en nouant ensemble les 12 pattes; il en fit un second bouquet de la même façon. Il prit alors une canne en bois, passant une extrémité entre les pattes du premier bouquet et l'autre extrémité entre les pattes du second.

Portant cela sur la tête, il entreprend le voyage du retour. Partout où il s'arrête, il se contente de jeter par terre le bâton et ses 12 poules. Qu'il passe la nuit dans une hutte ou par terre, peu importe, il se contente de laisser par terre son bâton avec les poules. L'idée ne lui viendra jamais de leur donner à boire, encore moins à manger. Il ne remarquera même pas que deux trois de ses poules sont déjà mortes. Il reprend son fardeau le lendemain matin et arrive chez moi, déposant son bâton où deux poules restent encore vivantes... et quand je lui fais des reproches sur son manque de cœur, il ne me comprend pas, tout simplement.

Une seule exception au cours de ma carrière, c'est un mot charmant prononcé par mon boy, ce fameux boy, Mia, qui pendant mes six ans de brousse m'a servi

avec un dévouement admirable et ne m'a jamais quitté plus d'une heure.

Nous nous trouvions alors à mon poste de Batempa. Un matin, vers 11 heures, il pénètre dans mon bureau, tout haletant : "Blanc, me dit-il, la femme de ton cuisinier vient d'être assaillie par un léopard, ici tout près. Le léopard lui a sauté sur les épaules et puis lui a labouré toute la poitrine. Elle est en train de mourir."

Je fais le geste de prendre mon casque pour me rendre immédiatement au lieu du drame, mais mon boy, à mon grand étonnement, me saisit par les épaules en me criant, suppliant : "Quenda nah mokelenge! Cana wé coutengela, Mushiba na we kufa." (Blanc, n'y va pas, si tu vois cela, ton coeur va mourir!). Touchant!

Puisque j'en suis aux épisodes d'ordre sentimental, laissez-moi vous parler d'une épreuve pénible que nous avons eue à supporter. J'étais fiancé et, très régulièrement, j'écrivais à chaque courrier de longues lettres à ma fiancée, auxquelles j'ajoutais très souvent des photographies. Et bien, pendant six mois, ma fiancée n'a reçu aucune lettre! Mystère!!! Se rend-on compte de l'état dans lequel se trouve une fiancée, qui, elle, écrivait des lettres que je recevais régulièrement et qui commençaient toujours par la même exclamation : "Toujours pas de nouvelles!"...

Coïncidence curieuse : plus tard j'apprenais la mort d'un camarade décédé en pleine brousse. Il était tout seul, sans soins; lorsqu'on vint chez lui après son décès, on trouva, sous sa paillasse, toute une accumulation de courriers qu'il aurait eu mission de faire suivre mais dans sa fièvre il le jetait sous son lit. Je m'empresse de dire que ce n'est pas mon voleur, parce qu'il se trouvait dans une toute autre direction.

Voici encore un second épisode, que je ne vous signale qu'en raison d'un détail pittoresque qui s'y trouve.

J'ai eu le grand chagrin de perdre mon père, tandis que j'étais au Congo.

Mon père est mort un 15 août. On m'a appris la nouvelle par les voies les plus rapides et cette nouvelle m'est parvenue le 17 octobre... Se rend-on compte de l'état d'abattement où l'on se trouve quand on apprend dans ces conditions la perte d'un père que l'on a particulièrement vénéré? On veut faire quelque chose, mais on ne sait pas quoi...

L'idée me vint cependant de faire un acte de charité et d'envoyer un cadeau à la plus prochaine mission, en hommage à la mémoire de mon père. J'envoie donc une petite caravane, chargée de sel, de perles et de quelques tissus à la mission la plus proche, qui était la mission de St-Trudon. J'y joignais naturellement une lettre priant le Père supérieur d'accepter cet envoi au profit de ses malades.

Quelques jours plus tard, revoici ma petite caravane de retour. On me remet un colis et une lettre. La lettre disait : 1°) des remerciements pour le cadeau; 2°) elle me priait d'accepter les trois bouteilles de schnick qu'elle remettait au porteur; 3°) elle me disait que le lendemain, le Révérend Père dirait sa messe à la mémoire de mon vénéré père.

Or, mon père, qui était enterré à Namur (avec les honneurs militaires, parce que, à cette époque, tous les Chevaliers de l'Ordre de Léopold avaient droit à cet honneur), avait eu un enterrement civil, et c'est ainsi que tout en ayant eu un enterrement civil, il a eu une messe au Congo. N'est-ce pas touchant?

Et voilà pour la question sentimentale!

Nous abordons maintenant les voyages de pénétration, et il serait temps que j'évoque quelques souvenirs de la belle période, celle qui comportait des voyages en des régions où nul Blanc n'avait jamais passé avant nous.

Ce n'est pas à un nouveau venu que l'on peut confier cette mission. Il faut déjà avoir à faire à un agent qui connaît la langue.

(Voir le "Petit Bleu".)

Il y a évidemment de multiples précautions à prendre pour se faire accueillir, surtout là où on vous avait menacé de ne vous recevoir qu'à coups de flèches, pour la façon d'étudier les distances.

Mais comme souvenir cuisant, je ne veux vous parler que de certains trajets, de passages de rivières et de certains ponts de singe. On arrive, sans s'y attendre, devant une rivière, mais nous n'avons évidemment pas de pirogue.

La traversée à la nage n'est pas possible puisque tous mes hommes de la caravane sont chargés. Avant de voir si on peut la traverser, à gué, il faut se faire rendre compte de la profondeur. Pour cela, je la fais traverser par les deux plus grands hommes de ma caravane et c'est ainsi qu'il m'arriva un jour de voir que mes deux plus grands hommes avaient de l'eau jusqu'au menton. J'aurais pu en risquer le passage à la nage, mais la vitesse du courant et la présence, toujours possible, de trop de crocodiles, fit que mon entourage s'y opposa. Représentez-vous donc le tableau : je suis assis sur le crâne d'un Nègre, qui a de l'eau jusqu'au menton. Mes deux pieds reposent sur le crâne de l'autre Nègre, qui a de l'eau jusqu'au menton également et qui tient une canne en même temps que l'autre, de façon à ne pas s'éloigner l'un de l'autre. A gauche et à droite, des hommes de bonne volonté pour venir à mon secours en cas de

catastrophe. Je vous assure que c'est là une véritable gymnastique!

Parfois, il y avait des ponts de singe. Le plus souvent, des ponts de singe composés simplement de quelques lianes allant d'une rive à l'autre, entrelacées plus ou moins savamment. Je ne pouvais pas hésiter à y avoir recours, malgré les prodiges d'adresse d'équilibriste qu'il fallait dépenser. Mais voyant mes hommes porteurs de lourdes charges ne pas hésiter à affronter le danger, je ne pouvais pas moi, qui n'avais à m'occuper que de moi-même, hésiter à faire les mêmes acrobaties.

Lorsqu'on évoque ces souvenirs, il semblerait que nous voulions vous donner l'impression de courage et de l'audace que nous aurions montré et que nous chercherions à exciter votre compassion.

Et bien, non Mesdames, Messieurs!

Il faut savoir qu'à cette époque-là, il y avait au Congo (ce qui n'existe évidemment plus aujourd'hui, une sorte de climat psychologique, qui avait comme conséquence de nous voiler les dangers et d'anesthésier en nous l'instinct de la conservation.

Il ne faut pas nous plaindre : nous étions courageux sans le savoir!

Ces voyages de pénétration n'ont jamais été sans réserver quelque surprise. Voici deux épisodes, l'un dramatique, l'autre plutôt historique, que j'ai glanés pour vous parmi mes souvenirs.

En expédition, (pour le cas où je ferais lever l'un ou l'autre gibier : pintades, pigeons, canards, etc.), je marchais toujours en tête de ma caravane, avec mon boy, porteur de mon fusil de chasse.

Un jour, en marche, mon boy s'arrête, effrayé, et me dit : "Regarde!".

Je regarde et ne vois rien.

"Là, sur cette branche, une branche d'arbre horizontale, à hauteur de nos têtes, un nioka mubimubi" (un serpent mauvais-mauvais).

Je distinguais, effectivement, un serpent noir d'environ 1,5 m. allongé sur la branche.

Est-ce un sentiment de peur pour mes porteurs, qui me fait avoir cette idée stupide? Je crois devoir rendre le serpent inoffensif, et, d'un violent coup de ma grosse canne, je cherche à lui briser la colonne vertébrale.

Catastrophe!

Mon coup de bâton a atteint, sans que je l'aie vu, un énorme essaim de fourmis ailées, qui se trouvait en repos juste au-dessus, des fourmis grosses comme des abeilles, dont les longues pattes sont armées de vraies pinces en acier.

En un clin d'oeil me voilà entouré de centaines de ces fourmis, elles envahissent ma tête, pénètrent jusqu'au fond de ma longue barbe, me mordant, tandis que je pousse des cris de douleur.

Si nous avions été à proximité d'une rivière ou d'une mare quelconque, j'aurais pu, plongeant ma tête dans l'eau, atténuer la souffrance, mais nous sommes sur une hauteur. Pas d'eau et pas de ciseaux pour me tailler la barbe.

Dans quelle malle, chez quel porteur se trouvent mes objets de toilette?

Et bien, Mesdames, Messieurs, jugez de mon supplice!

C'est mon cuisinier qui, avec un couteau de cuisine, a rasé ma barbe pour qu'on puisse me dégager des dernières pinces de ces horribles bêtes!

Le serpent ne m'avait rien fait, mais il s'est bien vengé!

Et voici l'autre épisode

Il se passe chez les Bakuba, ces artistes dont les oeuvres sont si convoitées.

Désireux de me procurer une ou deux de ces admirables cornes de buffles sculptées, dont ils sont si fiers et si jaloux, j'avais chargé mon boy de se renseigner discrètement et de me désigner un indigène qui en posséderait certainement une. Il me désigna la hutte de ce propriétaire recherché.

Hélaant celui-ci, un jour où, comme d'habitude, j'étais entouré d'une cinquantaine de Noirs, je fis mine de le considérer comme si j'étais méfiant de sa qualité de vrai Bakuba (ils sont très jaloux de leur race, qui n'a pas d'esclaves), et j'en vins à lui dire :

- Mais, tu ne me parais pas, toi, un vrai Bakuba. Tu n'as pas le nez à la bouche comme les autres.

- Si si, je suis un vrai Bakuba.

- Il ne faut pas me mentir, tu sais. Quand on ment au Blanc, il découvre toujours la vérité et punit sévèrement celui qui l'a trompé! Maintenant, pour savoir si tu es vraiment un Bakuba, je vais consulter mon fétiche.

Sur un ton un peu solennel, je crie : "Boy, apporte-moi mon fétiche!"

Mon boy, qui sait où je veux en venir, m'apporte mon portefeuille. De ce portefeuille, j'extrais un morceau de papier, grand comme une carte de visite et, le montrant à toute l'assistance, je dis : "Voici un morceau de papier blanc; je vais compter jusqu'à dix. Si, arrivé à 10, il est encore blanc, cela prouve que tu m'as dit la vérité. S'il n'est plus blanc, gare à toi!"

Et, de façon un peu solennelle, je compte jusqu'à dix sous les yeux curieux de mes assistants. Le papier reste blanc et je m'empresse de dire à mon Bakuba qu'il est un autochtone authentique et, pour le remercier, je lui fais cadeau de deux cuillères de perles.

Mais je poursuis la conversation et lui dis

- Puisque tu es un vrai Bakuba, tu dois avoir une ou deux cornes de buffle chez toi?

- Non - non, répondit-il.

- Bien sûr?

- Oui - oui, je n'ai pas de cornes de buffle.

-Et bien, pour voir si tu dis la vérité, je vais encore une fois consulter mon fétiche! Boy, rends moi mon fétiche.

Cette fois, cherchant dans mon portefeuille lentement et délicatement une feuille de papier blanc photographique, je le dépose rapidement sur la paume de ma main gauche et le recouvre immédiatement de ma main droite.

M'adressant à l'assistance, je dis : "Vous avez tous vu, n'est-ce pas, le morceau de papier blanc que je viens de mettre dans mes mains? Je vais le découvrir et si, pendant que je compte jusqu'à 10, il est encore blanc, cela prouvera pour moi que tu n'as pas de cornes de buffle.

Et cette fois, devant mes 50 auditeurs pleins de curiosité et d'anxiété, je soulève ma main droite. Il n'a pas fallu trois secondes pour que mon papier sensible

devienne noir sous l'ardeur de ce soleil d'Afrique, et, comme une nuée de moineaux tous les Nègres s'étaient enfui...

Un quart d'heure après, je trouvais devant ma tente une douzaine de cornes de buffle... Inutile de donner d'autres détails!

Mais, je m'aperçois, Mesdames, Messieurs, à ma grande confusion, que ma causerie a déjà dépassé l'heure que je m'étais assignée.

Je m'en excuse et j'ai hâte d'en arriver à mes derniers mots, touchant le voyage du retour. Lorsqu'on a eu la chance d'accomplir tout son terme et de rentrer, même avec le si indésirable ver vorace, dont je vous ai déjà parlé, on est tout à la joie de rentrer au pays, de revoir les siens et ses amis.

Mais on est surtout préoccupé par la fameuse question : "Que vais-je toucher en Europe?"

En ce qui concerne la Compagnie du Kasai, je sais à quoi m'en tenir, car tout a été prévu. Mais pour les deux premières années, où j'ai tant souffert, tant travaillé, fait tant de belles récoltes, que vais-je recevoir?

Le contrat est bien formel : on ne me doit rien! Et le contrat a été bien respecté : je n'ai rien touché!

C'est ainsi que pour ces deux années que je viens de vous dépeindre, j'ai en tout gagné moins de quatre francs par jour... Quatre francs par jour!

Pourtant, un simple billet de 1.000 francs, à cette époque, cela aurait représenté déjà quelque chose. En voulez-vous une idée? Tenez : en ce moment, en ce Cercle Africain, la cotisation annuelle est de 200 francs. Eh bien, en 1900, cette cotisation était de cinq

francs par an, payable en deux fois : 2,5 fr. le 1<sup>er</sup> janvier, et 2,5 fr. le 1<sup>er</sup> juillet.

Je n'invente rien : c'est tout au long dans les statuts. Mais foin de regrets!

Nous rapportions quelques perroquets, quelques boîtes avec de curieux insectes, de gros hannetons, que l'on nomme des Goliath, des scarabées splendides, une mante religieuse, un caméléon, parfois aussi une natte ou deux, ou un objet de collection que nous avons pu cacher, puisque cela nous était défendu, et avec cela nous allions faire des cadeaux et des surprises à nos amis.

Mais savez-vous ce qui a fait le plus de sensation?

C'est, lorsque allant saluer ces dames, qui me recevaient à leurs soirées avant mon départ, je leur ai offert un bouquet de violettes dans un œuf de crocodile! Un bouquet de violettes dans un œuf de crocodile, cela me paraissait à la fois original et symbolique : la violette, c'était l'évocation de la poésie congolaise, l'œuf de crocodile rappelait sa sauvagerie.

Mais à ce mot sauvagerie, prononcé si souvent, succédait toujours la même question :

- Dites-nous, Monsieur, vous ne nous avez parlé que de misères, de privations, de maladies, de dangers, mais comment se fait-il alors qu'à peine rentré en Europe, vous ne songiez qu'à repartir au Congo? Pourquoi?

Ah, pourquoi?

C'est bien simple : il suffit d'avoir le cœur un peu chaleureux, l'âme un peu sensible pour être envoûté par ce pays, où règne en souveraine maîtresse la Nature, avec sa grandeur, sa beauté, sa sauvagerie. On s'attache à ce qui a fait souffrir!

L'alpiniste, qui connaît les affres des crevasses et des avalanches, ne cesse pas d'être amoureux de sa montagne.

Le marin, qui connaît le drame des naufrages et la furie des tornades, reste, toute sa vie, profondément attaché à la mer.

Le mineur même, connaissant le danger du grisou, et des éboulements, reste fidèle et amoureux de sa mine.

Et nous, qui avons connu le Congo à une époque où son climat se montrait si cruellement meurtrier pour tant de nos camarades, nous, qui y avons débroussé et assaini, nous avons subi une emprise, telle qu'un envoûtement magique. Aujourd'hui encore, après 50 années, il nous laisse des souvenirs qui nous réchauffent le cœur et nous valent une intime fierté en même temps qu'une grande admiration pour le travail de nos successeurs.

Evoquant nos ponts de singe, nous pensons aujourd'hui avec admiration à l'œuvre de nos successeurs, à ces milliers de kilomètres de routes, à ces automobiles, à ces avions, à ces milliers de kilomètres de voies navigables, où flottent de magnifiques bateaux, à ces magnifiques trains bleu et blanc! Nous pensons à vos écoles, à vos hôpitaux, à vos usines, à vos lois sociales!

Non, Mesdames, Messieurs, il ne faut pas nous plaindre, vous pourriez même bien souvent nous envier.

Personnellement, j'aurais d'autant moins le droit de me plaindre que, pour avoir connu tout cela, j'ai eu aujourd'hui le grand honneur de vous en entretenir et le très agréable devoir, Mesdames, Messieurs, de vous remercier de votre aimable attention.